PROMENADES DE PARIS.

By Appointment Only
43 Sabine Avenue
Narberth, PA 19072-1741

Bruce McKittrick
Rare Books, Inc.

Tel. (610) 660-0132
Fax (610) 660-0133
mckrare@voicenet.com

"EPHEMERAL PAMPHLETS DESIGNED FOR TOURISTS" — JOHNSTON

Durdent, René Jean. 1776-1819.

Promenades de Paris ou Collection de Vues pittoresques de ses Jardins publics. Paris, Le Normant, Bance ainé & The Author 1812. Oblong 4to. Etched title, 16p. & FIVE ETCHED PLATES OF THE TUILERIES by Schwartz after Müller, ETCHED TITLE with a view of the Château des Tuileries.

Contemporary straight grained red paper over boards (worn), gilt outer feather roll, gilt title on front panel, flat spine gilt with lyres (rebacked preserving original spine).

With:

Durdent, René Jean. 1776-1819.

Vues Et Description du Palais Royal. Paris, Guérin & Schwartz 1813. Oblong 4to. Etched title, 16p. & FIVE ETCHED PLATES OF THE ROYAL PALACE by Schwartz after Hédouin, ETCHED TITLE with a view of the Château d'eau.

With:

Durdent, René Jean. 1776-1819.

Vues Et Description du Jardin des Plantes. Paris, Guérin & Schwartz 1813. Oblong 4to. Etched title, 15p. & FIVE AQUATINTS OF THE BOTANICAL GARDENS by Müller & Bénard & Olympe Queverdo after Regnier & Paliseau, ETCHED TITLE with a view of ruined column in the woods (Müller). $1600.00

Ad I-III: Only Editions, on the gardens and architecture of Imperial Paris, showing the fashionably trim Tuileries and its elegant habitués, the exterior and plantings of the Royal Palace and the most romantically designed Botanical Gardens. Facile poet, novelist and historian, second rate painter and first rate alcoholic, the author was a journeyman writer tied to a consortium of publishers, including Michaud for whom he composed many articles for *Biographie universelle*. In the U.S. only Mrs. Mellon and the Pierpont Morgan (ex Gordon Ray) own all three (some foxing and soiling, a few tissue guards gone, one blank margin reinforced).
Ad I-III: *UCBA* I: 471; Quérard, *La France litt.* II: 724-5.
Ad I: Monglond, *La France révolutionnaire* IX: 644.
Ad II-III: Quérard III: 508 (the publisher Guérin as author).
Ad III: Ganay, *Bib. de l'art des jardins* 175; Johnston, *The Cleveland Herbal, Botanical, & Horticultural Collections* 769 (salmon printed wrappers) "one of those ephemeral pamphlets designed for tourists visting a major attraction".

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
Boston Public Library

http://www.archive.org/details/promenadesdepari00durd

Les PROMENADES de PARIS,

ou

Collection de Vues pittoresques de ses Jardins publics &c.

accompagnée d'un texte historique et descriptif,

par R. J. DURDENT.

Vue du Chateau des Tuileries prise des parterres.

Gravée et publiée par SCHWARTZ.

PARIS

Se vend chez { Le Normant, Rue de Seine, N.° 8.
Bance aîné, Rue St. Denis.
L'Auteur, Rue de Sorbonne, N.° 4

et

à Leipzig, chez Barth, Libraire

1812.

Acc. 2009-283(a)
various fds.
ACC. 2009-283(a)

PROMENADES

AU JARDIN DES TUILERIES.

LE CHATEAU ET SA TERRASSE.

Le jardin des Tuileries (1) est le chef-d'œuvre d'André Le Nôtre, contrôleur des bâtimens sous Louis XIV, et dessinateur des jardins de ce prince. On admire son heureuse situation sur la rive droite de la Seine, sa belle distribution, et le talent du savant artiste qui a dissimulé l'irrégularité du sol par deux superbes terrasses, terminées en fer à cheval près de la place de la Concorde.

(1) Ce nom lui a été donné, parce qu'il occupe un emplacement où était autrefois une tuilerie.

Avant de décrire ce jardin, il convient de jeter un coup-d'œil sur le palais. Il fut commencé en 1564, par ordre de la reine Catherine de Médicis, sur les dessins de Philibert de Lorme et de Jean Bullan, continué en 1600, par Du Cerceau, sous le règne de Henri IV, achevé enfin sous Louis XIV par François d'Orbay, sur les plans de Louis Le Vau.

Du côté du Louvre, et au milieu de la place du Carrousel, s'élève un arc de triomphe où des mains habiles ont retracé les hauts faits de la Grande-Armée (1). Sur cet arc, deux Victoires de plomb doré tiennent les rènes de quatre chevaux de bronze, attelés à un char. La statue seule du Triomphateur manque à ce monument, où tout atteste ses exploits. Le char et les Victoires sont modernes, mais les chevaux sont antiques, et méritent une attention particulière par la beauté du travail et par leur singulière destinée. Ouvrage d'un habile artiste grec, et même, selon quelques conjectures, du célèbre Lysippe, ils décorèrent longtemps l'opulente Corinthe. Quand Rome s'enrichit des dépouilles de la Grèce, ils furent une portion précieuse du butin enlevé aux vaincus. Rome les conserva jusqu'à l'époque où Constantin alla transporter sur le Bosphore le siége de l'Empire. Constantinople étant tombée au pouvoir des Français et des Vénitiens, ces derniers firent transporter ces quatre fameux chevaux dans leur place de

(1) Cet arc a été érigé sur les dessins de M. le chevalier Fontaine, architecte de S. M. l'Empereur et Roi, et de M. Percier.

Saint-Marc. Enfin, après tant de voyages, ils sont aujourd'hui dans la capitale de l'Empire Français.

Souvent, autour de ce monument de leur gloire, des détachemens de nos armées, et surtout la Garde Impériale, manœuvrent sous les yeux de l'Empereur; spectacle imposant, unique, par ce qu'il offre aux yeux, et par les hautes pensées qui lui sont inséparablement unies.

Traversons le vestibule, orné de trois statues antiques de Mercure, de Minerve et de Bacchus, et descendons par un petit nombre de degrés dans le jardin. Nous voyons sous son autre aspect ce palais devenu le séjour du souverain des Français. Les appartemens de ce Prince sont au premier étage; ceux de l'Impératrice au rez-de-chaussée. Le palais renferme de plus la chapelle Impériale, la salle du Conseil-d'État, celle des Maréchaux d'Empire, et une salle de spectacle, où les acteurs des principaux théâtres de la capitale sont quelquefois appelés à jouer devant la Cour.

De ce vestibule, l'œil embrasse tout l'ensemble du jardin, plonge, sans s'arrêter, sur la place de la Concorde, où fut autrefois une statue équestre de Louis XV, et découvre, à l'horizon, l'immense arc triomphal qui s'élève sur la place de l'Étoile, à l'extrémité des Champs-Élysées.

Considéré du côté du jardin, le palais des Tuileries offre une longue ligne de bâtimens, dont le centre, qui composait autrefois tout l'édifice, est d'un bon goût d'architecture. Deux pavillons, dits des Enfans de France, et de Flore, furent

ensuite ajoutés aux extrémités. C'est dans ce dernier, placé du côté de l'eau, que logea le pape Pie VII, lorsqu'il vint à Paris sacrer l'Empereur Napoléon. L'édifice se trouve, par ces additions, trop prolongé, en raison de sa profondeur ; mais lorsque, dans les illuminations publiques, des milliers de lampions dessinent les lignes principales de cette vaste étendue de bâtimens, l'effet de l'ensemble est admirable. Dans le pavillon du milieu, l'Empereur et l'Impératrice assistent au concert qu'exécute un nombreux orchestre, placé au-dessous d'eux sur la terrasse, et au feu d'artifice tiré sur la place de la Concorde. Alors le jardin, tout resplendissant de feux, ainsi que les édifices voisins, et même ceux de l'autre rive, la foule immense qui circule sans cesse, forment de ces belles soirées un spectacle dont il est impossible de donner une juste idée. La fête du Couronnement eut surtout quelque chose de magique ; la terre était couverte de neige, aussi bien que les branches des arbres, et, lorsqu'au milieu de cette blancheur éblouissante, tant de feux étincelèrent, le jardin parut une de ces habitations enchantées, que des imaginations brillantes ont créées à plaisir, et qui ne ressemblent à rien de ce que les hommes ont pu voir ou connaître.

Près des deux pavillons sont deux grilles, dont l'une s'ouvre sur le pont Royal, qui conduit au faubourg Saint-Germain ; l'autre communique, par la rue de Rivoli, au quartier Saint-Honoré.

Des statues et des vases ornent la terrasse voisine du château. Du côté de la Seine, deux Nymphes accompagnées de jeunes Amours, et un Chasseur assis,

ayant son chien près de lui, sont dus au ciseau de Nicolas Coustou; de l'autre côté, Coysevox, son oncle et son maître, a représenté un Faune jouant de la flûte, une Hamadryade et une Muse.

A ces ouvrages en marbre, on a joint, depuis que le jardin a reçu de nouveaux embellissemens, quatre statues de bronze, d'après l'antique. Elles sont placées à l'entrée du parterre, divisé en plusieurs compartimens. Ce sont le Guerrier, long-temps connu sous le nom de Gladiateur, que les antiquaires lui contestent maintenant : du casin de la Villa-Borghèse, à Rome, l'original a passé au Musée Napoléon ; près de lui sont le Gladiateur mourant, Vénus au bain ou agenouillée, et la statue connue sous le nom vulgaire du Rémouleur.

Trois bassins séparent les différentes portions de ce parterre. Le plus grand d'entr'eux est au milieu de la grande allée, dans une ligne parallèle au quatrième, plus vaste que tous les autres, et dont on parlera bientôt.

Avant d'arriver à la grande allée, on trouve plusieurs statues ou groupes en marbre : ici c'est une des sœurs de Phaëton changée en arbre, là un Atlas ou un Hercule ; l'enlèvement d'Orythie par Borée est en regard avec l'enlèvement de Cybèle par Saturne : Balthazar Marsy est l'auteur du premier groupe, qui fut terminé par Flamen ; le second est de Thomas Regnaudin. Ces groupes ont du mouvement, et les figures de femmes, entièrement nues, sont animées d'une expression très juste de surprise et d'effroi. Dans un genre plus austère, Le Pautre a représenté Énée portant son père Anchise. Ce morceau passe pour le chef-

d'œuvre de l'artiste. On risquera cependant une observation qui ne paraît pas avoir encore été faite, c'est que la manière dont le vieillard donne la main au petit Ascagne, derrière l'épaule d'Énée, est si peu naturelle, qu'il serait bien difficile à ces personnages, qui fuient, de faire beaucoup de pas dans cette position. Le groupe opposé à celui-ci a été, parmi les amateurs, le sujet de plus d'une discussion. Théodon, qui le commença pendant son séjour à Rome, et Le Pautre, qui le termina, ont-ils voulu représenter la chaste Lucrèce se poignardant en présence de son époux Collatinus, ou la courageuse Arria, donnant à Pœtus l'exemple de mourir, et prononçant, en lui présentant le poignard, ces mots fameux : « Prends, Pœtus, ce fer ne fait point de mal ! » Plusieurs sculptures anciennes et modernes ont donné lieu à de semblables incertitudes, qui heureusement n'ont jamais nui aux ouvrages de l'art, où l'on trouve, comme dans celui-ci, un mérite réel.

Le long du bois de marronniers, on voit quatre vases, et un pareil nombre de statues. César est reconnaissable à son costume ; dans une Flore placée près de lui, on reconnaît une copie de la belle statue antique, tant estimée des artistes pour la grâce et la noble simplicité de sa draperie. Aux deux extrémités sont deux autres statues, également exécutées d'après d'excellens modèles dus au ciseau des Grecs : le puissant Hercule Farnèse, et cette Diane que l'on admire aujourd'hui au Musée Napoléon. Nous retrouverons bientôt en bronze, sur la terrasse du bord de l'eau, cette digne sœur de l'Apollon Pythien.

Si l'on entre dans la forêt de marronniers, que la grande allée sépare en deux parties égales, on y trouvera d'autres personnages mythologiques à qui la riante imagination des Grecs et le ciseau des artistes ont donné l'existence. Hyppomène s'efforce de devancer à la course Atalante qui doit être le prix de sa victoire; Daphné fuit la poursuite d'Apollon. A l'autre extrémité des deux salles de verdure où sont placées ces jolies statues, un jeune Faune emporte sur ses épaules un chevreau, et Apollon s'offre aux yeux dans l'âge de la première adolescence. Plus loin, Bacchus s'appuie sur un jeune Satyre; deux Lutteurs se disputent avec acharnement la palme olympique, tandis que, touchans emblêmes de la tendresse fraternelle, Castor et Pollux expriment par leur attitude paisible la sérénité de leurs ames. Une des plus charmantes idées des artistes grecs se trouve reproduite dans la figure d'un Centaure, que sa force et sa nature étrange ne peuvent dérober au pouvoir d'un jeune Amour qui folâtre sur son dos. Tous ces monumens de l'art se correspondent d'une partie du bois à l'autre; mais l'énorme Sanglier de Calydon, également copié d'après l'antique, est seul et dans un coin peu fréquenté.

LE GRAND BASSIN.

Le grand bassin octogone des Tuileries est à l'extrémité du bois et de la grande allée. Des cygnes, des poissons rares, nuancés de mille couleurs, se jouent dans ses eaux, et de son centre sort un jet d'eau très hardi, qui s'élève jusqu'au sommet des arbres. Tout autour, des statues de marbre se dessinent sur le feuillage du bois. Celles de deux des plus grands hommes de l'antiquité paraissent les premières aux deux côtés de la grande allée. A gauche, Annibal tient une aigle romaine renversée, et en foule une autre aux pieds; près de lui sont entassés dans une urne les anneaux de tant de chevaliers romains tués à la journée de Cannes. L'autre statue est celle de Jules-César, dans l'attitude du commandement. On doit l'Annibal au ciseau de Sébastien Slodtz; le César est un des meilleurs ouvrages de Nicolas Coustou. A droite et à gauche sont les Quatre Saisons, représentées en *termes,* et une Vestale d'après l'antique, par Le Gros. Cette copie

Müller delin et aqua forte — Schwartz sculpsit

Vue du Château prise du grand Bassin.

est tellement estimée, que quelques amateurs l'ont placée à côté, et même au-dessus de l'original. Agrippine, Bacchus et un Faune sont également des copies de l'antique.

De l'autre côté du bassin, et près de deux escaliers en pente douce, qui conduisent aux terrasses, sont quatre groupes en marbre, de proportion colossale. Deux d'entr'eux représentent le Tibre, avec la louve qui allaite Romulus et Rémus; et le Nil, entouré de seize petits enfans désignant les différentes crues de ce fleuve. Les originaux de ces copies antiques, faites à Rome, sont depuis peu de temps dans une des salles du Musée Napoléon, à laquelle ils ont fait donner le nom de Salle des Fleuves.

Les deux autres groupes sont la Seine et la Marne, par Nicolas Coustou, et la Loire et le Loiret, par Vanclève. Les artistes ont cherché à les désigner par les productions particulières aux pays que ces rivières arrosent.

TERRASSE DU BORD DE L'EAU.

Sa Majesté l'Impératrice Marie-Louise, lorsqu'elle était enceinte du Roi de Rome, allait souvent se promener sur cette terrasse. Depuis ce temps, elle est réservée à cette Princesse et à son auguste Fils ; ils y arrivent du château par une galerie souterraine ; pendant l'absence de S. M., la terrasse est r'ouverte au public. L'air frais qu'y entretient le voisinage de la Seine la rend très fréquentée dans les soirées d'été.

Outre les jeunes arbres dont elle est plantée d'espace en espace, des vases et des statues de bronze en décorent la partie la plus voisine du château. Ces statues sont des copies de plusieurs productions remarquables de la sculpture antique, et dont la Victoire a enrichi le Musée Napoléon : ce sont l'Apollon Pythien, si célèbre sous le nom d'Apollon du Belvédère, le fameux Laocoon, la Vénus

Muller delin. Schwartz sculpsit.

Vue de la Terrasse de l'eau

Pudique, Diane, l'Hercule, dit l'Hercule Commode, et une des statues d'Antinoüs, dont l'original se voyait au Capitole. Au bas d'un des escaliers est une copie en bronze de la statue qui fut long-temps appelée Cléopâtre, parce qu'elle porte un bracelet en forme de serpent. La Notice du Musée Napoléon, où l'on voit aujourd'hui le marbre original, veut que ce soit Ariane, succombant à sa douleur, lorsque Thésée vient de l'abandonner.

Presqu'à l'extrémité de la terrasse est un petit bois : il occupe l'emplacement connu pendant quelque temps sous le nom de Jardin du Prince Héréditaire.

De cette terrasse, s'offrent les plus magnifiques points de vue. On découvre d'un côté la Seine, plusieurs de ses ponts, le palais du Corps-Législatif, divers quais, un grand nombre d'édifices, et entr'autres le Garde-Meuble, dont l'hôtel de la Marine occupe une partie, les Champs-Élysées, la route de Saint-Cloud et de Meudon, les Invalides, l'École-Militaire, le pont d'Jéna, et l'emplacement où doit être bâti le palais du Roi de Rome.

ALLÉE DES ORANGERS.

Cette vaste allée prend son nom de deux rangs d'orangers provenans de Versailles, et que l'on a soin, chaque année, de soustraire aux rigueurs de l'hiver ; elle est placée entre la terrasse des Feuillans et la partie droite du bois. A l'une de ses extrémités, près du château, est un groupe copié d'après l'antique, représentant une femme et un jeune homme. C'est encore là un de ces monumens des arts livrés aux discussions de quelques érudits. Les uns y voient le jeune Papirius trompant, par une fausse confidence, la curiosité de sa mère ; les autres, Electre reconnaissant son frère Oreste. Le style de ces deux figures est pur et sévère. A l'autre extrémité de cette même allée est une bonne copie du Méléagre antique.

La terrasse des Feuillans était autrefois le lieu où se rassemblaient les femmes élégantes, et elle n'est pas même encore entièrement abandonnée. Mais la grille substituée au mur, du côté de la rue de Rivoli, l'expose maintenant au souffle

Müller delin. Schwartz sculpsit.

Vue de l'allée des Orangers et de la Terrasse des Feuillans.

des vents du nord. Ce mal a produit un bien réel : on a cherché l'équivalent de ce que l'on ne pouvait plus conserver, et l'on a obtenu mieux. En descendant au milieu de l'allée des Orangers, on trouve l'abri dont on avait besoin, et l'on forme, avec des rangs de chaises, une allée d'une autre espèce, où l'on a l'avantage de pouvoir circuler à l'aise. C'est là que, principalement les dimanches, un grand nombre de jolies femmes viennent profiter du retour des beaux jours. Mais lorsque le soleil devient plus ardent, on se met à l'abri de ses rayons dans les allées du bois les plus voisines. Elles sont, pendant tout l'été, le lieu de rassemblement le plus agréable ; on y vient depuis deux heures jusqu'à quatre, et souvent l'après-dîner on y revient encore : la promenade et les conversations s'y prolongent jusqu'à la nuit. Ces allées, et la partie du bois dont elles dépendent, jouissent vraiment d'une prédilection toute particulière. C'est encore de ce côté que des réunions de jeunes filles forment quelquefois des danses sous les yeux de leurs parens ou de leurs gouvernantes. Enfin, c'est encore là que de graves politiques viennent lire les journaux qu'ils louent. Le côté opposé semble, au contraire, voué à une solitude profonde, et à peine y entrevoit-on quelques promeneurs, qui, un livre à la main, s'y perdent dans leurs méditations. Rien n'est plus frappant, dans les jours de fête, que ce contraste des deux parties du bois : une espèce de désert y est séparé seulement par la grande allée d'un lieu où tout annonce le mouvement et la vie.

Cette partie si fréquentée du jardin n'a pas toujours été en faveur. Plusieurs

autres lieux de réunion ont tour à tour eu la vogue ; mais maintenant les Champs-Élysées n'ont plus que les trois jours de Longchamps, où, chaque année, il leur soit possible d'attirer le beau monde. Souvent même il arrive que les brillantes habitantes de la Chaussée-d'Antin abandonnent pour les Tuileries cette partie des boulevards du nord si long-temps fameuse sous le nom de Coblentz. La mode a enfin voulu que le plus beau jardin de Paris, et ses magnifiques marronniers, fussent préférés à de véritables grandes routes, où les plus brillantes parures avaient si long-temps recueilli une partie de la poussière dont les arbres sont perpétuellement couverts.

Le seul inconvénient à craindre pour ces belles réunions des Tuileries, ce sont ces orages subits, dont notre climat n'est jamais exempt. Les arbres, alors, ne tardent pas à ne plus être un abri suffisant, et la tente du limonadier, placée dans l'allée des Orangers, est loin de pouvoir offrir un réfuge à la foule qui s'y entasse. Les portiques des maisons que l'on construit dans la rue de Rivoli seront, dans quelque temps, un asyle assuré ; mais la mode, cette divinité impérieuse, si sûre de se faire obéir par les beautés parisiennes, quoiqu'il lui plaise d'ordonner, la mode n'aura-t-elle point alors rendu quelque arrêt qui condamne les Tuileries à leur ancienne solitude ?

Müller dessin et aqua forte. Schmuts sculp.t

Vue de la Terrasse des Feuillans, prise en face de la Place Vendome.

TERRASSE DES FEUILLANS.

Cette terrasse a quatre entrées : la plus belle est au centre. Depuis que l'on a percé la rue Napoléon, l'œil s'étend de là jusqu'aux boulevards du nord ; mais il s'arrête auparavant sur la place Vendôme. Là fut long-temps admirée la statue équestre de Louis XIV, monument des talens réunis du célèbre sculpteur Girardon, et du fondeur Keller. Elle est remplacée par une colonne érigée à la gloire de la Grande-Armée, d'après les ordres de l'Empereur, et surmontée de la statue de ce monarque. Cette colonne est formée avec le bronze conquis dans la campagne de 1805. De sa base, décorée de trophées, s'élèvent jusqu'à son sommet des bas-reliefs où les faits d'armes les plus glorieux de cette campagne sont représentés. La colonne Trajane, à Rome, a servi de modèle pour l'exécution de celle-ci. Un escalier pratiqué dans l'intérieur conduit jusqu'à la statue.

M. Denon, directeur des Musées, a dirigé les travaux de ce superbe monument, dont l'architecte est M. Peyre, et dont M. Bergeret a dessiné les bas-reliefs.

A l'extrémité de la terrasse des Feuillans est une plate-forme qui se termine près de la grille, substituée au pont tournant par lequel on communiquait autrefois avec la place de la Concorde. Cette plate-forme, et celle qui lui correspond, sont ornées des statues des Muses. L'ancien hôtel du gouverneur des Tuileries, et le petit jardin qui l'entoure, forment un emplacement à part, où le public ne pénètre pas ; mais on assure que ce terrain sera rendu au jardin des Tuileries, dont il forme en effet une partie intégrante.

Sur cette terrasse se trouvent les salles des restaurateurs Véry et Le Gacque, où se réunissent de nombreuses sociétés d'amateurs de l'art gastronomique, si perfectionné de nos jours.

Aux extrémités des deux terrasses sont deux statues équestres en marbre, chefs-d'œuvre de Coysevox ; l'un représente Mercure sur un cheval ailé, l'autre est une Renommée embouchant sa trompette ; elle est aussi portée par un coursier qui, déployant ses ailes, semble s'élancer dans l'espace. Le rare mérite de ces deux monumens frappe jusqu'aux spectateurs à qui les beaux arts sont le moins familiers.

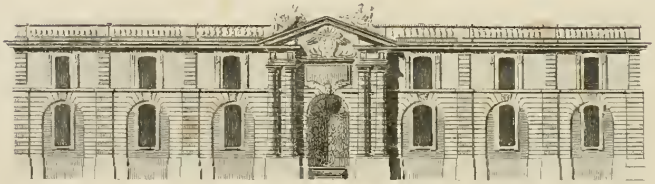
VUES ET DESCRIPTION

du

Palais-Royal

publiées

par GUÉRIN et SCHWARTZ.



Vue du Chateau d'eau.

Paris.

Chez { Guérin, Rue de Turenne, N.° 79.
Schwartz, Rue de Sorbonne, N.° 4

1813.

Acc. 2009-283(b)
various Fds.

Hobain del. Schwartz sculp.

Vue de la façade du Palais royal.

DESCRIPTION DU PALAIS-ROYAL.

LA FAÇADE.

Cette façade s'élève dans la rue Saint-Honoré, vis-à-vis d'un château d'eau [1] et sur une place à laquelle le Palais-Royal donne son nom. En 1629, Jacques Le Mercier, architecte du cardinal de Richelieu, commença les fondemens du Palais-Royal sur les ruines des hôtels de Mercœur et de Rambouillet. Dès-lors on l'appela *Palais-Cardinal*, et pendant quelque temps ce titre fut inscrit au-dessus de la grande porte. En 1642, Richelieu le légua au Roi : l'année suivante, la reine Anne d'Autriche, veuve de Louis XIII, et régente du royaume, quitta le Louvre, et vint habiter avec Louis XIV, son fils, ce palais, qui alors prit le nom de *Palais-Royal*.

1 Cet édifice, gravé au frontispice de ce Recueil, fut élevé, en 1719, sur les dessins de Decotte. Il contient des réservoirs des eaux de la Seine et d'Arcueil. Au-dessus de son avant-corps, formé de quatre colonnes doriques, sont un Fleuve et une Naïade, par Coustou jeune. Dans la niche du milieu, où l'on a sculpté des congélations, est une fontaine récemment réparée.

Monsieur, frère de Louis XIV, y demeura quelque temps sans en avoir la propriété. Ensuite le roi le donna au duc d'Orléans, depuis régent, lorsque ce prince épousa, en 1692, Marie de Bourbon. Les descendans du duc en conservèrent la propriété jusqu'à l'époque de la révolution.

Toute la façade extérieure du palais est d'ordre dorique : elle forme une terrasse en avant de la cour, où l'on entre par trois vastes portes. A côté de l'avant-corps du fond de la première cour, se trouve, à droite, le principal escalier, dont l'aspect est assez noble. On voit, dans la seconde cour, quatre statues en pierre par Pajou, et que le temps a presque entièrement noircies : elles sont à une grande hauteur, au-dessus de huit colonnes. Malgré les changemens survenus dans les bâtimens d'une partie de cette cour, on y voit encore quelques-unes des proues et ancres de vaisseaux, en sculpture, dont son enceinte avait été autrefois décorée. Souvent, en se rappelant Philippe d'Orléans, devenu si tristement fameux à une époque désastreuse, en songeant au goût que dans sa jeunesse il prétendit avoir pour la marine, et à sa présence au moins inutile au combat d'Ouessant, on pourrait être tenté de croire que ces décorations navales avaient été exécutées de son temps ; ce serait une erreur : elles ont rapport au cardinal de Richelieu, qui à tant d'autres charges unissait celle de grand-maître, chef et surintendant général de la navigation et du commerce de France.

Il est heureux que ce qui concerne l'intérieur des appartemens n'ait aucun rapport avec cette description ; car il eût fallu faire la nomenclature fastidieuse

d'une foule de changemens dans la distribution des pièces, et citer plusieurs plafonds détruits peu de temps après qu'ils eurent été exécutés. Que serait-ce surtout, si l'on était obligé d'entreprendre ou seulement d'indiquer l'histoire de ce palais et de ses possesseurs, sous le rapport de la politique et de la morale!.....

Il suffira de dire qu'après la mort du dernier duc d'Orléans, par une association de mots dont la bizarrerie frappa tous les esprits, lors même que tant de choses n'étonnaient plus, et peut-être aussi par une allusion cruelle au dernier nom que le propriétaire s'était choisi, cet édifice fut appelé *le Palais-Égalité.* Il devint ensuite pendant très-peu de temps *le Palais du Tribunat;* enfin, et sans doute pour toujours, il a recouvré le nom sous lequel la France et l'Europe l'avaient connu pendant plusieurs années.

Les appartemens contenaient la plus précieuse collection de tableaux qui fût en France, après celle du roi. On y admirait des productions capitales des plus grands maîtres de toutes les Ecoles. Un peu avant la mort du dernier duc d'Orléans, cette inappréciable réunion de chefs-d'œuvre fut envoyée hors de France. Elle est aujourd'hui dispersée, et possédée par un grand nombre d'amateurs, pour la plupart russes et anglais.

Le cabinet des Médailles, aussi célèbre dans son genre que la galerie des Tableaux, a éprouvé le même sort. Il n'existe plus pour les amateurs que dans les gravures et les descriptions.

Le Palais-Royal, proprement dit, est aujourd'hui séparé du jardin par des bâtimens d'une espèce absolument étrangère à tout le reste de l'édifice. Ce sont les *Galeries de bois*, nommées aussi quelquefois *le Camp des Tartares*, probablement parce que ceux qui les habitent le jour, sont obligés de décamper le soir, et de quitter un lieu où ils ne pourraient passer la nuit. Deux galeries parallèles y séparent trois rangs de boutiques, occupées par des libraires, des artistes en modes, en cheveux, etc. On y voit même quelquefois ce que de nos jours on appelle des *artistes pour la propreté de la chaussure*, et leurs boutiques ne sont pas toujours celles qui sont le moins bien décorées. Un misérable toit, qui ne mettait ni les marchands ni les promeneurs à l'abri des injures du temps, a, pendant quelques années, couvert ces galeries dont le sol n'est pas même pavé.

On a souvent parlé de bâtir sur cet emplacement une galerie en pierre qui correspondît aux trois autres dont le jardin est décoré; mais jusqu'ici aucun de ces projets n'a reçu d'exécution. Peut-être a-t-on pensé que, pour prendre ce parti, il faudrait se priver de loyers considérables jusqu'à la fin de la construction. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en aucun lieu du monde le terrain ne peut être plus précieux qu'au Palais-Royal. Il est telle de ces misérables échoppes dont on paie la jouissance plus de 4,000 fr. par année. Qu'on juge, d'après ce fait, de quels prix doivent être les rez-de-chaussée et les magnifiques premiers étages des galeries de pierre.

Hedouin del. Schwartz sculp.

Vue générale du Jardin du Palais royal.

LE JARDIN.

Le jardin du Palais-Royal a environ sept cents pieds de long sur trois cents de large ; dimension inférieure à celle qu'il avait avant que Philippe d'Orléans l'eût converti en foire perpétuelle, par suite d'une spéculation mercantile, qui déjà peut-être se liait à ses idées ultérieures : plusieurs fois son aspect a été changé. Avant d'être dans l'état dont la gravure placée sous les yeux du lecteur donne une représentation fidèle, il fut long-temps comme partagé en deux par un édifice appelé *Cirque*, et qui occupait une portion de terrain assez considérable. Non loin de ce bâtiment, auquel on n'a jamais pu donner de destination fixe ni utile, étaient deux pavillons occupés l'un par un limonadier, l'autre par le propriétaire d'un cabinet de lecture. Le feu a consumé le Cirque ; les pavillons ont été détruits, et à leur place sont des esplanades de gazon entourées de fleurs et d'arbustes dont la conservation est assurée par des treillages qui en défendent l'approche. Au centre de la galerie du fond, s'avance dans le jardin un petit bâtiment demi-circulaire dans lequel le limonadier du caveau vend des rafraîchissemens pendant les beaux jours. L'hiver, cet espace, abandonné par les consommateurs, fournit un abri aux lecteurs de journaux,

et aux personnes qui les leur confient, moyennant une légère rétribution.

Les diverses parties du jardin ont leurs habitués. Les allées d'arbres, voisines de la galerie de droite, dite *des Bons-Enfans*, parce qu'elle est parallèle à la rue de ce nom, sont presque exclusivement réservées pendant le jour aux vieillards, aux rentiers, aux enfans accompagnés de leurs Bonnes. Dans l'espace à gauche se réunissent, vers deux ou trois heures de l'après-midi, les étrangers qui s'y sont donné rendez-vous, les gens qui ont à traiter de quelques affaires de banque ou de commerce, etc. De quatre à cinq heures la foule diminue peu à peu, et il ne reste plus que quelques promeneurs pensifs qui, s'ils ne découvrent point quelque ami secourable et moins malheureux qu'ils ne le sont alors, emploient le temps du dîner à méditer sur les chances du sort, dont ils viennent d'éprouver toute la rigueur.

Les physionomistes prétendent, avec quelque apparence de raison, qu'il n'est pas difficile de prononcer, d'après la contenance habituelle d'un homme, s'il exerce certain état; et qu'ainsi les tailleurs, les cordonniers, etc., se font connaître à un observateur un peu attentif. Sans donner à la science de Lavater une confiance absolue, on peut ajouter qu'il est peut-être encore plus facile de prononcer, d'après certaines données, sur l'influence qu'exerce une passion dominante. Vous voyez dans une promenade publique un homme marchant tantôt lentement, tantôt d'un pas précipité, s'arrêtant par intervalles, comme pour fixer ses idées. Si vous êtes aux Tuileries, au Luxembourg, au Jardin des Plantes, vous pouvez croire, sans toutefois en être sûr, que ce sera quelque

auteur formant le plan d'une pièce de théâtre ou d'un roman, ou quelque savant méditant sur un système ; mais si vous le rencontrez au Palais-Royal, entre quatre et cinq heures, il y a tout à parier que c'est un calculateur malheureux qui, par une manière de jouer *sûre*, devait faire *sauter* une banque de jeu ce jour-là, et qui au contraire, contre toute probabilité, contre toute raison (du moins selon lui), vient de *sauter* lui-même.

Dans la belle saison, l'allée principale de ce côté du jardin est fréquentée le soir par des dames du quartier, qui viennent y prendre le frais ; mais ce ne sont pas seulement les bourgeoises, les mères de famille qu'on y rencontre alors. Il est une classe de femmes dont le nom se trouve trop étroitement lié à celui de Palais-Royal, pour qu'on n'en dise pas du moins quelques mots. Tout lecteur a déjà pressenti de quelles femmes on veut parler ; déjà il se rappelle

« . . . . . Ces grâces mercenaires,
» Qui par couples nombreux, vers le déclin du jour,
» Vont aux lieux fréquentés colporter leur amour. »

Grâces soient mille fois rendues à Gilbert, auteur de ces vers ! Il a donné la facilité d'indiquer ce qu'on aurait hésité à nommer ouvertement en prose.

Pour continuer de tracer des esquisses variées, où rien de ce que renferme le Palais-Royal ne doit être omis, disons que l'espace voisin de la rotonde est, dès l'approche de la nuit, le plus habituellement fréquenté par ces femmes que la corruption des grandes villes rend nécessaires, qu'une administration éclairée tolère et surveille, et pour qui l'homme raisonnable, tout en

les méprisant, ne peut quelquefois se défendre d'éprouver une sorte de pitié.

La fréquentation de ce jardin n'a pas toujours été aussi tranquille, ni aussi sûre qu'aujourd'hui. Dans le temps de nos cruelles dissensions politiques, il fut le théâtre de rassemblemens tumultueux. A cette époque, à peine l'honnête homme osait-il le traverser d'un pas rapide ; et la femme qui se respectait devait totalement s'en interdire l'entrée, tant le vice s'y montrait à front découvert! Aujourd'hui du moins, si l'immoralité le regarde encore comme son lieu central, elle est forcée d'avoir des égards pour la pudeur publique. L'œil de l'autorité veille sans cesse; on ne s'y écarterait pas impunément des lois de la décence, et, quoi que les étrangers, les provinciaux très-mal informés, en puissent penser, il est certain que les mères et les épouses qui, dans les soirées d'été, viennent avec leurs familles se délasser dans ce jardin des travaux de la journée, n'y sont pas moins paisibles que dans les autres promenades publiques. Avouons pourtant que quelquefois leurs oreilles et leurs yeux peuvent se trouver blessés; mais elles ont dû s'y attendre, et se résigner d'avance à des inconvéniens inévitables.

C'est ce rapprochement du vice et de l'honnêteté qui donne au jardin du Palais-Royal un aspect si singulier et si piquant. Au premier coup-d'œil tout paraît confondu, et rien ne l'est en effet. Un grand nombre de femmes de la classe bourgeoise et marchande n'hésitent pas à fréquenter une promenade agréable et voisine de leurs demeures; mais l'usage a voulu qu'on y rencontrât fort rarement des dames d'un rang plus élevé. Celles-ci ne paraissent guère au Palais-Royal que pour venir quelquefois, en négligé, y faire leurs emplettes du matin.

Urbain del. Schwarb. sculp.

Vue du Jardin du Palais royal, près de la Rotonde.

VUE DE LA ROTONDE

ET D'UNE PARTIE DE LA GALERIE DES BONS-ENFANS.

C'est ici le lieu de parler des fameuses galeries du Palais-Royal. De trois côtés du jardin elles offrent dans le mauvais temps un abri aux promeneurs qui s'y entassent, et qui s'y trouvent assez à couvert toutes les fois que le vent n'y chasse pas la pluie à travers les vastes arcades, fermées seulement par de simples grilles de six pieds de hauteur.

D'après l'intention du duc d'Orléans, l'architecte Louis construisit, en 1786, cette longue suite de bâtimens de forme rectangulaire, dont le développement est d'environ deux mille cent pieds. Ils sont décorés d'un ordre composé en pilastres cannelés qui, depuis le sol jusqu'au-dessus de l'entablement, a quarante-deux pieds. Une balustrade, ornée de vases, a été ingénieusement inventée pour cacher les mansardes, et terminer avec grâce l'ordre qui la supporte.

Les galeries ont été pratiquées en diminuant la profondeur des rez-de-chaussée,

et des entre-sols. Au-dessus s'élèvent trois étages. Le premier est pris dans la partie supérieure des pilastres ; le second dans l'entablement que décorent des consoles et des guirlandes ; et le troisième dans les mansardes. On a de plus ménagé dans les combles un grand nombre de petits logemens. Sur les faces latérales, le corps de bâtiment a quarante-deux pieds de large, et soixante sur celle du fond. Près de la rotonde se trouve un passage dont la largeur est à peine de neuf à dix pieds, et que traverse chaque jour une assez bonne partie de la population de Paris. Il conduit à ce *Perron* formé de quelques marches, et que les agioteurs sur l'or, sur l'argent, sur le papier-monnaie, ou, pour mieux dire, sur toute espèce de propriétés et de marchandises, rendirent pendant quelques années si honteusement fameux.

Les arcades, dont chacune a un réverbère allumé régulièrement tous les soirs, sont au nombre de cent quatre-vingts. Toutes les maisons sont aussi très-bien éclairées ; les boutiques de bijoutiers, d'horlogers, et les magasins d'objets de luxe, etc., y sont très-nombreux. Les marchandes placées à leurs comptoirs ont toujours une mise élégante, et vers le jour de l'an, surtout, les boutiques offrent un coup-d'œil très-agréable aux curieux qui se portent en foule dans les galeries.

L'ensemble de ces galeries forme donc un spectacle brillant, auquel l'habitude même ne rend pas les Parisiens insensibles, et qui ne manque jamais d'exciter l'admiration des étrangers.

Afin de contempler le Palais-Royal sous un plus grand nombre d'aspects, esquissons ici un tableau dont l'idée n'est pas et ne peut pas être neuve ; mais qui, par cette raison même, n'offrira rien de fantastique. Supposons un jeune provincial, fort peu au fait des usages de ce lieu enchanteur, désirant le connaître, et y arrivant avec une forte somme d'argent; condition essentielle sans laquelle il ne pourrait se procurer aucune des notions qu'il brûle d'acquérir.

Dès le premier moment, un tailleur marchand de draps lui fournit l'habit le plus à la mode : même facilité pour sa coiffure et sa chaussure; il n'a d'autre embarras que celui du choix. L'heure du dîner arrive : les superbes salons de vingt restaurateurs lui sont ouverts ; fût-il le plus intrépide gastronome, il est bientôt servi et rassasié dans tout ce qu'il lui est possible de désirer. Les cafés à leur tour fournissent à sa sensualité de nouvelles jouissances. Les journaux qu'il y parcourt le mettent en cinq minutes de temps au fait de la situation politique de l'Europe, comme s'il avait écouté aux portes du conseil d'état de chaque souverain ; ils lui apprennent de plus quels livres nouveaux il doit lire avidement ou rejeter avec dédain. Plusieurs littérateurs se sont donné la peine d'assister aux représentations des pièces nouvelles, pour lui en dire leur avis : ils ont poussé la complaisance jusqu'à lui détailler les qualités et les défauts des acteurs de l'un et l'autre sexe, tragiques ou comiques, des danseurs, des danseuses, des chanteurs, des cantatrices, sans même oublier les artistes quadrupèdes.

Neuf spectacles principaux, sans compter une foule de lieux de réunion

secondaires, sollicitent la curiosité de notre nouveau venu. L'heure de se déterminer est arrivée ; mais quoique plusieurs de ces spectacles soient dans le voisinage, quoiqu'il n'ait que deux pas à faire pour aller au Théâtre Français, notre jeune homme ne sortira point encore du Palais-Royal ; il y complétera sa journée d'épreuves. La tête un peu échauffée par le vin et les liqueurs, il fait quelques tours d'allées, sans savoir à quoi il se détermine. La nuit vient ; c'est alors que les piéges les plus séduisants lui sont tendus de toutes parts... Glissons rapidement sur cette partie de l'emploi de son temps. Il est des choses qu'on se permet à peine d'indiquer.

Il commence enfin à s'apercevoir, un peu tard il est vrai, que sa bourse a reçu d'assez fortes atteintes. Il tremble de se voir contraint d'avancer son départ de quelques jours. Comment faire? comment se résoudre à quitter si promptement un séjour enchanteur? ne peut-il pas, comme tout autre, entrer dans ces appartemens où des monceaux d'or sont étalés, où une minute lui suffirait pour recompléter la somme qu'il avait apportée à Paris? Il veut essayer de cette funeste ressource : on devine le résultat de sa tentative. Heureux s'il ne sort pas le désespoir dans le cœur de ces lieux où la cupidité l'a poussé, et si, rassemblant sagement ses débris, usant de ses derniers moyens de réparer sa faute, du moins en partie, il s'en retourne promptement sous le toit paternel, sans conserver de son voyage des souvenirs trop amers!

Hedouin del. Schwartz scalp.

Vue intérieure de la Gallerie de Pierres, du côté de l'Est.

VUE INTÉRIEURE

DE LA GALERIE DES BONS-ENFANS

ET DU VESTIBULE DE DROITE.

Cette galerie est parallèle à la rue des Bons-Enfans. A son extrémité, ainsi qu'à celle de la galerie opposée, est un vestibule de cinquante pieds de large, sur soixante de profondeur. Près de celui qui est à gauche se trouve une salle de spectacle assez petite et connue long-temps sous le nom de salle Montansier. Les acteurs des Variétés y ont joué pendant plusieurs années. Depuis qu'ils se sont transportés sur le boulevard voisin de la rue Montmartre, cette salle a momentanément été occupée par des danseurs de cordes, des joueurs de marionnettes, etc.; mais toutes ces troupes n'ont jamais pu, comme leurs devanciers, attirer la foule. On assure que ce théâtre pourrait bien être changé en un café qui serait décoré avec beaucoup d'éclat et de magnificence. Rien n'est moins difficile à croire : le luxe est aujourd'hui de nécessité absolue dans Paris, et principalement au Palais-Royal, pour les propriétaires d'établissemens publics; et comme les nouveau-venus font tous leurs efforts pour surpasser

sous ce rapport leurs rivaux déjà bien achalandés et connus, il en résulte qu'on ne sait précisément où pourra s'arrêter cette émulation ruineuse.

Ici tous les genres d'industrie sont portés au plus haut point de perfection : les idées de spéculation les plus neuves y prennent naissance. C'est sur cette multitude qui sans cesse se renouvelle, que le calculateur parvient à prélever une espèce d'impôt souvent source de fortune. On a même vu se former sur les plus pressants besoins un genre d'établissement qui avec ses commodités a déjà fait la fortune de plusieurs. Cela semblerait être le dernier effort de l'industrie ; mais non, ce résultat lui-même en produit un autre encore, et l'on sait l'intéressant usage et le succès de la poussière végétative. Des boutiques de décrotteurs établies depuis plusieurs années ont aussi des succès plus productifs qu'on ne pense, et des individus ignorés, propriétaires et créateurs de toutes ces sortes d'établissements jouissent d'une grande existence sans qu'on puisse se douter dans le monde de leur moyen.

Lorsque l'on a rapidement indiqué une légère partie des fautes dont la fréquentation du Palais-Royal peut être l'occasion pour un jeune homme sans expérience, on n'a présenté que sous un de ses aspects ce lieu si remarquable. S'il est vrai que la France soit le plus beau pays de l'Europe, et Paris la première de toutes les villes de ce vaste empire, il ne l'est pas moins que le Palais-Royal mérite le nom qu'on lui a souvent donné, de *Capitale de Paris*. Or, à ce titre, il doit rassembler tout ce qui constitue les jouissances de la vie ; et les plaisirs honnêtes, les avantages d'une civilisation portée au plus haut degré, doivent nécessairement y abonder. L'homme raisonnable, fermant l'oreille

aux accens, du reste presque toujours assez peu mélodieux, des syrènes qui fréquentent ces parages, et frémissant à l'idée de contracter la fatale habitude du jeu, peut passer au Palais-Royal des heures entières avec beaucoup d'agrément. Outre le spectacle sans cesse animé, sans cesse varié qui s'offre à ses regards, et qu'il chercherait inutilement ailleurs, il peut satisfaire tous ses goûts. Est-il sensible au charme de l'harmonie; s'il ne se pique pas d'être difficile, il entendra de la musique à peu de frais, ou plutôt *gratis*, puisqu'il ne paiera que ce qu'il aura consommé dans plusieurs cafés, soit au premier étage, soit même, s'il le préfère, sous terre; car au Palais-Royal, on a perfectionné les moyens de tirer parti du terrain, et de placer en quelque sorte des maisons sur d'autres maisons. Les cabinets littéraires lui fourniront, indépendamment de la lecture des feuilles périodiques, celle des ouvrages les plus nouveaux. A-t-il l'avantage, peut-être assez rare, d'y parcourir un livre qui lui plaise, qui l'intéresse, et dont il désire faire l'acquisition, il le trouve chez le premier libraire auquel il s'adresse, sous les galeries de bois, ou dans plusieurs autres galeries ou passages qui les avoisinent. Veut-il avoir son portrait, ou celui de quelque personne chérie; vingt peintres, dont les cadres sont exposés à ses regards lui font connaître leurs talens et leurs prix. C'est à lui de voir s'il veut payer convenablement de jolies miniatures, ou se contenter presque pour rien d'un ouvrage médiocre. Enfin tout ce qu'il peut souhaiter pour l'agrément ou l'utilité de la vie, il est sûr de se le procurer à l'instant même.

Les marchands du Palais-Royal ont la réputation de vendre beaucoup

plus cher que les autres des objets dont la qualité n'est pas toujours en raison de leurs prix : il y a dans ces reproches de l'exagération ; mais d'ailleurs tout acheteur doit considérer qu'un commerçant dont les dépenses en loyers, etc., sont doubles ou triples de celles de ses confrères, ne peut donner sa marchandise au même prix qu'eux. Après tout, n'est-ce donc rien que de pouvoir dire, quand on revient dans sa province, qu'on a acheté tel ou tel bijou au Palais-Royal ? Ne faut-il pas payer, par quelque chose en sus de la valeur intrinsèque des objets, ces jouissances de la vanité ?

Abordons franchement une question souvent agitée. Les seuls reproches graves que l'on puisse faire au Palais-Royal n'ont rapport qu'aux maisons de jeu et aux femmes publiques ; mais ne sait-on pas que, dans une ville dont la population est immense, il est des maux que l'on tolère parce qu'ils en empêchent de plus grands ? Une expérience irrécusable a prouvé que ceux-ci étaient nécessaires. L'existence des femmes publiques fait la sécurité des femmes honnêtes ; et si les maisons de jeu, ouvertes sous les auspices de l'autorité, n'existaient plus, dès l'instant où on les fermerait, ceux que dévore la fièvre mortelle de jouer courraient s'exposer dans de ténébreux tripots à être volés, peut-être même à perdre la vie. Résignons-nous donc à certaines maladies sociales, ainsi que nous nous résignons à celles que la nature nous envoie ; et souvenons-nous qu'après avoir rendu compte à l'ange Ituriel de sa mission à Persépolis, le sage Babouc lui fit avouer « que, si tout n'était pas bien, du » moins tout était passable. »

VUES ET DESCRIPTION

du

Jardin des Plantes

Tombeau de Daubenton.

Publiées

par GUÉRIN & SCHWARTZ.

PARIS.

Chez { Guérin, Rue de Turenne, N.° 79.
Schwartz, Rue de Sorbonne, N.° 4.

1813.

Acc. 2009-2031(c)
various fds.

C. Müller del. et sculp.

Vue générale du Jardin des Plantes.

DESCRIPTION

DU JARDIN DES PLANTES.

VUE GÉNÉRALE.

La création de ce séjour, sanctuaire des sciences naturelles, ne remonte pas à une époque fort ancienne. En 1635, Guy de la Brosse, médecin de Louis XIII, détermina ce prince à lui permettre de former un jardin destiné spécialement à l'étude de la botanique. L'année suivante, le terrain fut acquis; et dès-lors on s'occupa de construire des salles et des bâtimens destinés soit aux démonstrations des savans, soit à leurs demeures.

Le premier médecin du roi fut d'abord l'intendant de ce jardin : ensuite la surveillance en fut confiée au surintendant des bâtimens, jusqu'en 1732. Alors le Gouvernement résolut de nommer un savant à cette place, sans la réunir à aucune autre charge ou dignité. Dufay devint intendant du jardin, alors nommé *Jardin du Roi;* et en 1739, il eut pour successeur le célèbre Buffon.

C'est à ce grand homme que l'on doit les améliorations exécutées dans le Jardin des Plantes; mais on ne pourrait méconnaître, sans injustice, qu'avant et depuis lui, des ministres et des savans ont concouru, sous les auspices de l'autorité, à rassembler, tant dans le jardin même, que dans le cabinet d'histoire naturelle, tout ce qui pouvait contribuer à rendre ce magnifique établissement un des lieux les plus remarquables de l'univers. Ainsi donc, s'il fut protégé par Richelieu, Mazarin et Colbert, il rappelle également les noms de Tournefort, de Jussieu, de Chirac, de Fagon, de Dombey, de Fourcroy, de Daubenton, et d'un grand nombre d'autres savans illustres : tous se montrèrent empressés d'enrichir le Jardin des Plantes des précieuses collections qu'ils avaient formées, ou d'initier, par leurs leçons, de nombreux auditeurs aux mystères que couvre le grand voile de la Nature. Il faudrait être étranger à toute idée des sciences, et insensible à la gloire de notre patrie, pour ignorer que ces hommes recommandables ont aujourd'hui de dignes successeurs. Les noms de MM. de Lacépède, Geoffroi, Cuvier, et de tant d'autres savans dont la France s'honore, ne brillent

pas d'un moindre éclat chez les nations voisines que parmi nous; mais, sans étendre ici les éloges qu'il serait si facile de leur adresser, passons à ce qui doit être le plus spécialement la matière de cette description. La richesse d'un pareil sujet oblige même, à ne le considérer que sous les points de vue les plus importans, sans pouvoir indiquer une foule de détails ou d'objets secondaires.

La *Vue générale du Jardin des Plantes* est prise d'un des endroits de la partie supérieure de ce jardin. Le bâtiment, dont on aperçoit l'extrémité dans l'ombre, à gauche, est la *grande serre*, et les pavillons qui s'élèvent au centre de la composition sont renfermés dans une enceinte comprenant une grande étendue de terrain, à partir de l'*amphithéâtre* jusqu'à la Seine. Cet espace, depuis peu d'années, a été disposé pour admettre un certain nombre d'animaux étrangers. Il y a un enclos réservé aux éléphans. Les oiseaux aquatiques ont aussi leur place marquée dans cette portion de terrain. Des oiseaux de proie y occupent des cages rangées sur une ligne parallèle ; et près de là sont des salles où des perroquets et des perruches étalent les vives couleurs dont brillent leurs plumages. Il était impossible de rassembler, dans un espace circonscrit, un plus grand nombre d'animaux, également destinés à être étudiés par les naturalistes, et admirés de ceux qui ne cherchent qu'à satisfaire leur curiosité.

A l'extrémité de l'allée d'arbres représentée à droite dans la première estampe, se voit, près de la rivière, la *ménagerie* proprement dite : là sont renfermés, dans

des cages garnies de forts barreaux de fer, des lions, des tigres, des hiènes, des ours, des loups, etc. On sent qu'il ne serait nullement nécessaire de désigner ici, avec un soin minutieux, leur nombre ou leurs espèces, qui varient de temps à autre. Il suffit d'observer que, près de ces êtres dont les inclinations font disparates, se voit un de ces industrieux castors, dont l'instinct extraordinaire, les mœurs et les habitudes méritent d'autant mieux de fixer l'attention, que l'on a eu très-rarement à Paris l'occasion d'en voir de vivans.

Muller del et sculp.t

Vue du Labyrinthe et du grand Cèdre du Liban.

VUE DU LABYRINTHE

ET DU GRAND CÈDRE DU LIBAN.

La partie du jardin, à qui l'usage veut, assez mal-à-propos, que l'on donne le nom de *labyrinthe*, est formée d'une colline, voisine d'une autre moins élevée. Le sommet de la première est couronné par un *belvédère* de forme ronde, ayant vingt-cinq pieds de haut et environ trente-six de tour. La vue y est magnifique : elle s'étend sur un horizon très-étendu, et embrasse une grande partie des édifices de Paris. Les huit piliers qui supportent ce belvédère ont la forme de lances. Au sommet, on voit une sphère armillaire au centre de laquelle est le globe de la terre, qui sert de marteau pour annoncer midi, en frappant sur un tambour chinois, fondu en cuivre. Cette mécanique ingénieuse et ce petit monument qui est en fer recouvert de cuivre, sont dus à un artiste nommé Mille. Le

tout est placé sur des rochers figurés en maçonnerie. Du temps de Buffon, Verniquet, architecte, fit exécuter ce massif, ainsi que les principaux embellissemens qui rendent cette partie du jardin si agréable et si pittoresque.

Le *cèdre du Liban* est un des plus beaux que l'on connaisse en France. Au bas du belvédère, s'élève le modeste tombeau de Daubenton (1) : il est formé d'une simple colonne de marbre, et entouré d'un treillage. Daubenton fut long-temps garde et démonstrateur du cabinet d'histoire naturelle : son nom se trouve intimement lié avec celui de Buffon, dont il partagea les immenses travaux, et on le regardera toujours comme un de nos plus grands naturalistes.

(1) Ce Tombeau, facile à distinguer dans la deuxième estampe, est aussi représenté au frontispice de ce recueil.

Regnier del. Bénard sculp.

Vue de la grande Serre.

VUE DE LA GRANDE SERRE.

On aperçoit ici la façade de l'édifice, dont on a vu une partie dans la première gravure. L'aspect de cette serre a quelque chose de simple, et même d'austère. L'architecte a senti que son intérieur étant destiné à renfermer des productions de la nature, objets de l'étude des savans, les ornemens de l'art eussent ici été déplacés. On verra, dans la quatrième planche, que ces mêmes convenances ont été observées à l'égard de l'amphithéâtre.

Parmi les naturalistes dont on se rappelle le souvenir, en considérant les arbres, arbustes et plantes exotiques dérobés dans cette serre aux influences d'un climat trop rigoureux, le nom de Dombey, surtout, doit exciter un vif intérêt; lui qui, après dix années de voyages au Pérou et au Chili, se fit un devoir de rapporter dans sa patrie et de déposer au Jardin des Plantes un grand nombre de végétaux précieux.

L'AMPHITHÉATRE.

Cette salle est celle où l'on donne les leçons d'anatomie : c'est là que la science cherche à pénétrer dans les secrets de l'organisation des êtres animés, et à guider l'art de guérir dans ses profondes et périlleuses opérations. Depuis que la saine physique a fait les plus grands progrès, on s'applique fortement à l'anatomie comparée, qui se propose, comme son nom l'indique assez, de marquer les différences et les ressemblances existantes entre la conformation du corps humain et celle des animaux.

L'amphithéâtre, fort peu éloigné de la grande serre, est, comme elle, près du principal passage par lequel on pénètre dans la vallée des animaux vivans.

Outre les diverses parties du Jardin des Plantes que les gravures représentent ici aux yeux des lecteurs, ce jardin se compose de plusieurs autres qu'il n'est pas possible de passer sous silence.

Le *Cabinet d'Histoire naturelle*, dont il n'a encore été question qu'en passant, mérite toute l'attention qu'il ne cesse d'inspirer aux Parisiens, ainsi qu'aux

Palitiéseau del. Olympe Quevedo sculp.

Vue de l'Amphithéâtre.

étrangers. Il consiste en plusieurs salles, dont l'entrée a été changée depuis quelque temps. On y parvenait autrefois par un escalier au bas duquel se voyait la statue en marbre de Buffon, exécutée par Pajou. On lisait sur sa base ces mots latins : *Majestati naturæ par ingenium.* « Génie égal à la majesté de la nature. » Et cette inscription si flatteuse semblait, en quelque sorte, n'avoir rien de trop exagéré, lorsqu'on se rappelait en la lisant les belles pages de Buffon.

Ce Cabinet d'Histoire naturelle renferme aujourd'hui, en plus grande quantité que jamais, et dans le meilleur ordre, une foule de productions des trois règnes de la nature. C'est là que, sans déplacement et sans dangers, on peut vérifier l'exactitude des descriptions faites par les voyageurs qui ont visité les diverses parties du globe : c'est là encore que l'on peut se livrer à une admiration sans bornes à la vue de tant d'espèces diverses, disséminées dans l'univers par la seule volonté du Créateur. Les animaux, empaillés avec un soin extrême, semblent jouir encore de l'existence, et on a porté l'attention jusqu'à les placer dans les attitudes qui annoncent le mieux leurs caractères et leurs mœurs. Ainsi, l'illusion ne peut être plus complète.

A cette source inépuisable d'instruction, peuvent se joindre quelquefois des distractions assez amusantes. Dans les jours où ce cabinet est ouvert au public (1), les curieux eux-mêmes peuvent être parfois un objet d'observation. Ici ce sont

(1) Ces jours sont les mardis et jeudis après midi. La vallée des animaux est aussi ouverte les mêmes jours, et, de plus, les dimanches. Tous les jours, pendant quelques heures, on peut entrer dans la cour de la ménagerie.

des gens simples de l'un et de l'autre sexe, qui témoignent leur ravissement par des exclamations qu'ils ne s'occupent guère de modérer : là, des ennuyés, et probablement des ennuyeux, se promènent en laissant errer vaguement leurs regards. Jamais ils n'ont donné une plus grande attention aux objets qui les entourent, et cependant ils sont au nombre des spectateurs assidus de ce cabinet : c'est que les journées sont longues pour beaucoup de gens, et que le temps de se rendre au Jardin des Plantes, d'y rester et d'en revenir, est un grand moyen d'user la journée.

Il y a aussi la classe assez nombreuse de ceux qui jugent tout et tranchent sur tout, souvent se chargeant d'expliquer ce qu'ils ne savent pas; ils bouleversent, sans s'en douter, toutes les classifications; changent les dénominations, ou en inventent au besoin. Vous les verrez toujours très-fiers d'étaler, aux yeux de quelques auditeurs modestes et bénévoles, leurs étranges connaissances. Chez ces naturalistes d'une espèce si originale, le ton affirmatif, la suffisance, sont toujours en raison directe de ce qu'ils savent moins.

Dans l'enceinte du cabinet est placée la bibliothèque : elle renferme les ouvrages composés jusqu'à ce jour sur l'histoire naturelle, et d'excellentes miniatures sur vélin, offrant la plus fidèle représentation d'un grand nombre de quadrupèdes, de poissons, d'oiseaux, de plantes, de fleurs et de fruits, de papillons, etc.; chefs-d'œuvre d'un talent avec lequel on a saisi la nature dans son plus beau point de beauté, pour nous la conserver sans crainte de sa destruction, et qui

perpétueront les noms, si chers aux beaux-arts, de MM. Vanspindonck, Redouté, Maréchal, et autres. La statue de Buffon a été transportée dans cette bibliothèque, près de laquelle est la salle renfermant les objets d'anatomie, les fœtus, les productions monstrueuses.

Lorsque l'on sort du cabinet, on se trouve dans une cour, et une large grille fait voir alors devant soi le jardin dans toute sa longueur.

Le belvéder, la vallée et la ménagerie, sont à gauche : à droite est une promenade formée par de grands arbres, au milieu de laquelle un limonadier-restaurateur a un établissement : d'autres sont à l'extrémité de cette même promenade, et il en est encore qui occupent deux petits pavillons de concierges, placés près de l'entrée du bord de l'eau, vis-à-vis de laquelle est le pont d'*Austerlitz*. Une jolie laiterie est encore près de la colline du belvéder. On voit donc que, dans le Jardin des Plantes, il est facile de satisfaire à la fois les plaisirs du corps et ceux de l'esprit, et, disons plus, les jouissances même de l'âme.

Toute la gauche du jardin n'est séparée de la rue de Buffon que par une simple grille : l'espace du milieu est partagé en un grand nombre de compartimens, dont chacun a sa destination spéciale. Des serres, des carrés de plantes étiquetées, occupent une portion du terrain. Ailleurs, des réservoirs ont été creusés pour les plantes aquatiques. Dans des carrés d'une assez grande étendue on a rassemblé les arbres que distinguent quelques particularités dans une saison déterminée : ainsi, trois de ces carrés sont occupés par les arbres qui fleurissent

au printemps, en été ou dans l'automne, tandis que le quatrième est destiné à ceux que l'hiver ne dépouille point de leur verdure.

Au centre du jardin est un vaste carré, entouré de treillages. Il a été creusé de façon à former un bassin, dont les bords, disposés en gradins, sont couverts d'arbustes. Dans ce bassin, et sur ses bords, se promènent un grand nombre d'oiseaux aquatiques, indigènes ou étrangers. D'autres oiseaux, remarquables par la beauté de leur plumage, tels que des pintades, des paons, et autres, parcourent les sentiers pratiqués entre les arbustes. L'entrée de cette partie du jardin n'est pas publique, non plus que celle des autres endroits où l'on a rassemblé tout ce qui peut servir à l'instruction des naturalistes.

Le Jardin des Plantes se présente sous des aspects différens, selon les jours de la semaine. Les mardis et les vendredis, pour peu que le temps le permette, il devient très-animé par l'arrivée des curieux. Les dimanches, pendant la belle saison, il est tout aussi fréquenté qu'aucune autre promenade de Paris. Les habitans des quartiers voisins s'y rendent en foule. La simplicité dans les costumes, qui caractérise en général les promeneurs, suffit pour prouver que le Jardin des Plantes, lors même qu'il est le plus fréquenté, n'offre jamais la moindre ressemblance avec les autres jardins publics de la capitale. Ici ce sont d'autres habitudes, d'autres mœurs, et, pour ainsi dire, des gens d'un monde tout différent.

Dans les jours de la semaine, autres que ceux qui viennent d'être indiqués,

le Jardin des Plantes est la promenade de Paris qui peut plaire le plus aux amis de la solitude, et quelques sages lui rendent un culte. Son asile fortuné semble être sous les ombrages de ce séjour. Le silence du lieu, la majesté des choses qui s'y trouvent accumulées, tout semble exalter l'âme, et porter chaque être vers l'objet de méditation qui peut lui convenir : car, en même temps qu'il est le sanctuaire des sciences douces, il l'est également de toutes les affections. Aussi des malheureux, des penseurs, des savans, des lecteurs, quelques couples heureux; enfin, des valétudinaires qui sont venus, à pas lents, chercher un air pur et une tranquillité profonde; tels sont, avec les ouvriers et les gardiens du jardin, ceux que l'on voit de loin en loin dans cette vaste enceinte. Mais c'est surtout dans les petits sentiers du labyrinthe qu'on rencontre ces êtres que les illusions du premier âge rendent heureux. Vous vous gardez d'être assez indiscret pour chercher à les joindre; vous vous écartez, au contraire, de la route qu'ils tiennent : car vous reconnaissez, selon le joli mot de Fontenelle, dont vous détournez un peu l'acception : « que l'Amour a passé par là. »

Là encore on vient parfois rêver à un bonheur qui n'est plus, ou déplorer en silence, loin des importuns et du bruit, des malheurs vrais ou chimériques; car chacun ne se croit-il pas malheureux; et murmurer, n'est-ce pas l'état habituel de tous les âges de la vie et de toutes les classes du genre humain? Plus raisonnables du moins, les peines qui ont pour causes des pertes irréparables.

Usant ici d'une permission qu'on ne refuse guère à ceux qui présentent quelques descriptions, je vais tracer une anecdote sans doute fort simple, mais du nombre de celles qu'on n'oublie pas.

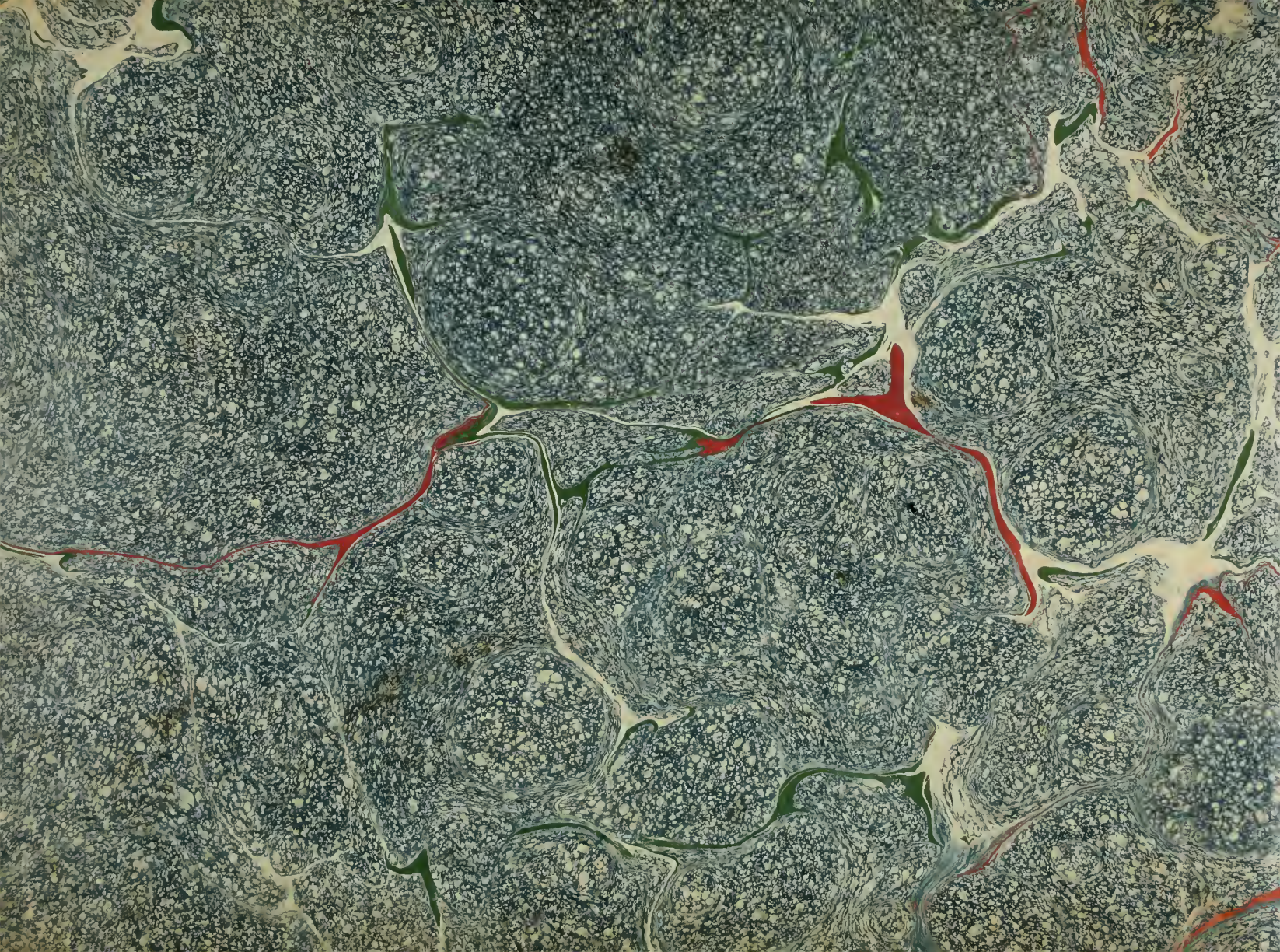
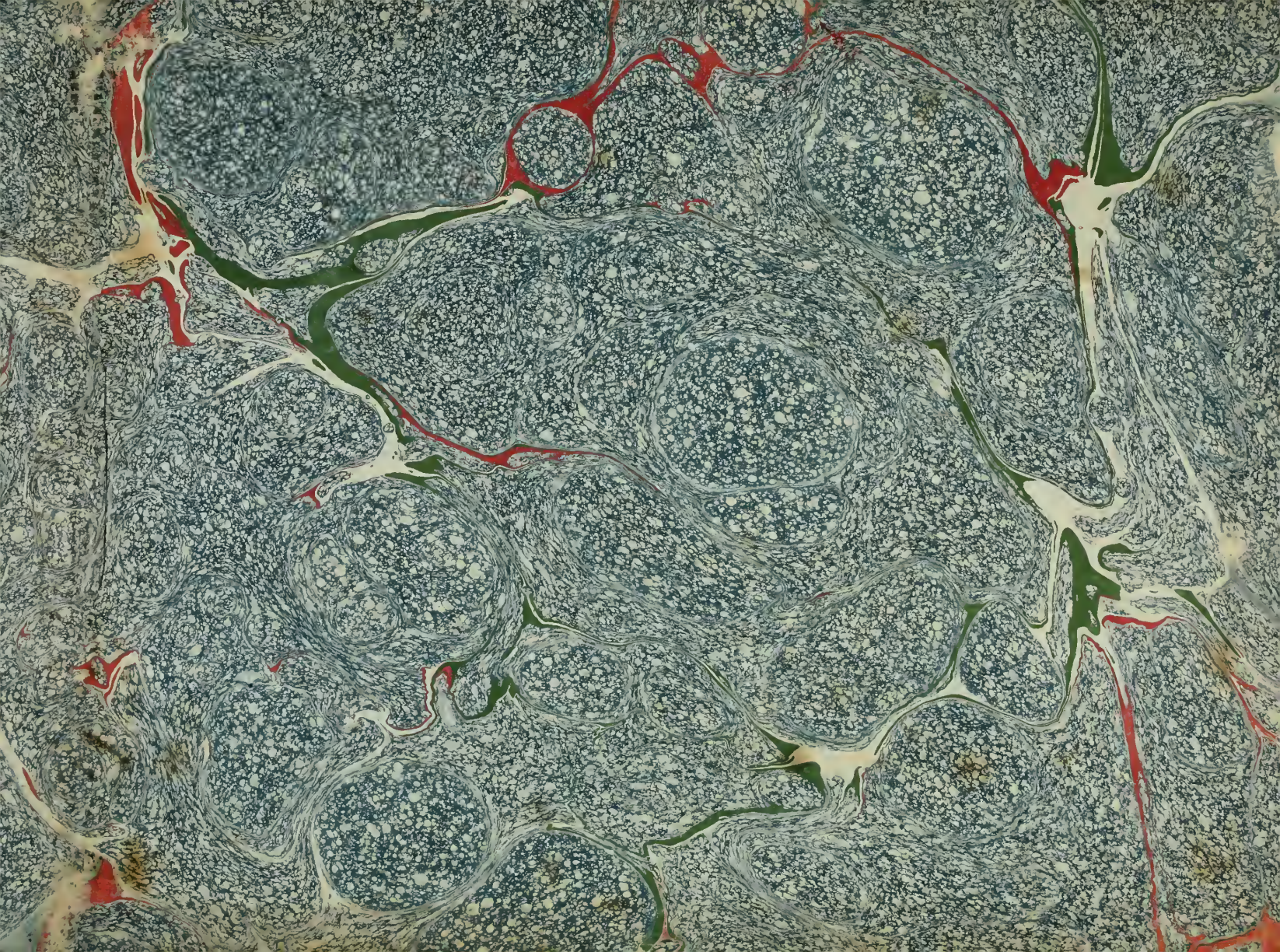
Il y a quelques années, vers le coucher du soleil, je vis, en tournant autour du labyrinthe, une femme penchée sur le mur qui sépare le Jardin des Plantes de la rue à laquelle il donne son nom. Un crayon à la main, elle écrivait sur la pierre avec une telle attention, que j'aurais pu m'approcher d'elle sans qu'elle s'en aperçût. Je la considérai de loin : sa taille était élégante ; son costume annonçait l'aisance et le bon goût. Peu d'instans après, elle vint d'un pas précipité du côté où je me trouvais. Je ne pus que l'entrevoir ; mais c'en fut assez pour être frappé de sa beauté, ainsi que de la mélancolie profonde empreinte sur son visage ; elle ne tarda pas à disparaître ; puis je la revis dans la rue, au moment où elle montait dans une voiture qui s'éloigna aussitôt.

Entraîné par quelque chose de plus fort que la simple curiosité, je m'avançai vers le mur, certain d'avance que j'allais lire quelque phrase qui annoncerait un cœur cruellement blessé. Je lus, en caractères très-fins, mais très-bien formés, et tracés à la mine de plomb, ces deux vers anglais :

« Love and friendship, that sweeten life,
» Have both imbitter'd mine. »

« L'amour et l'amitié, qui adoucissent la vie, ont tous deux rempli la mienne
» d'amertume. »

Tous deux ! et cette femme n'avait pas plus de vingt ans ! et tout prouvait que ce n'étaient là ni l'affectation de la sensibilité, ni des malheurs imaginaires.

Ainsi, le Jardin des Plantes peut quelquefois fournir d'autres sujets de réflexion que ceux qui ont rapport à la grandeur de Dieu, manifestée dans ses œuvres, à la reconnaissance que l'on doit aux gouvernemens qui forment, conservent et améliorent de tels établissemens, aux sciences naturelles, et aux hommes dont elles font les délices et la gloire. Que de titres il réunit pour mériter d'être bien connu, bien apprécié ! On ne peut l'appeler le plus beau Jardin de Paris, puisque les Tuileries et le Luxembourg existent; mais on ne peut du moins lui contester l'avantage précieux d'être le plus intéressant des trois, et le séjour le plus propre à la plus heureuse et la plus douce mélancolie.

W 437